

*Les pages pub de Jill accusent  
une baisse de 10 %*

*AdAge, octobre 2004.*

C'était un jour de semaine comme les autres, quand tout a commencé. A environ midi dix, j'avalai les dernières gouttes de mon Coca Light, quand les portes de l'ascenseur s'ouvrirent sur le huitième étage.

Comme j'avais oublié ma carte d'identité, j'avais eu droit à un contrôle en règle par les types de la sécurité.

Heureusement, le bac à papier maintenait la porte vitrée ouverte, comme d'habitude. Il n'y avait en effet pas de réceptionniste au huitième étage, aussi, sans le fameux bac à papier, j'aurais été obligée d'appeler quelqu'un à la rescousse.

Cela n'aurait pas été un drame, mais j'aimais arriver aussi discrètement que possible. C'était toutefois peine perdue.

Etant donné l'agencement de l'étage, je ne pouvais me rendre à mon bureau sans être accostée par une nuée de collaborateurs.

Non que je n'apprécie pas mes collaborateurs – au contraire ! –, mais ce rituel matinal était interminable et à l'évidence totalement improductif.

Je suppose que j'aurais pu éviter le problème en débarquant au bureau avant tout le monde. Disons, avant 9 heures du matin. Ce qui était absolument hors de question !

N'allez pas croire que j'étais une diva friande de grasses matinées. Seulement, après les soirées, réceptions ou autres interviews tardives en direct à la télévision (uniquement dans l'intérêt du magazine), sans oublier mon léger problème d'insomnie, j'avais un besoin urgent de sommeil.

Donc, afin de rendre mon rituel aussi agréable que possible, je m'imaginai parfois dans la peau d'une star défilant sur le tapis rouge, sous les regards subjugués de ses admirateurs.

Pas question de s'arrêter pour répondre aux interpellations, sans quoi elle manquerait la remise des Oscars. Aussi les ignorerait-elle avec un art consommé du sourire, ne s'arrêtant que pour faire un signe de main factice ou prendre la pose.

Ainsi, j'affichais un sourire radieux avant de pousser la porte vitrée et d'entamer ma marche triomphale en direction de mon bureau. Le funk diffusé par la radio était étouffé par un quatuor à cordes et, au lieu de la lumière peu flatteuse des néons, j'étais sous les feux des projecteurs. Je n'étais plus gênée par l'odeur de moisi tenace.

Désormais, les lieux exhalaient les effluves subtils d'un parfum hors de prix. Quant aux piles encombrantes de CD, livres et mémos, ils avaient disparu au profit des somptueux piliers d'ivoire qui encadraient l'allée. Seul restait le poster corné de Britney Spears dans la salle de conférences, pour mon grand plaisir.

Je sais, c'était un fantasme terriblement égoïste, mais cela m'amusait. Et cela me donnait de l'assurance.

Derrière mon sourire de façade, j'arborais le visage d'une femme sûre d'elle et qui a la situation sous contrôle. Sans cela, mon masque se serait craquelé et j'aurais succombé à la première salve. D'ailleurs, l'assaut commençait.

— Jill ! Tu pourras jeter un coup d'œil à mon texte aujourd'hui ?

— Jill qu'est-ce que tu penses de ça pour la rubrique « canular » du numéro de mars ?

— Jill ! Tu peux me valider cette mise en pages ? Elle part ce soir.

Je louvoyais en répondant de bonne grâce au tir d'artillerie.

— Hé ! Bonjour ! Montre ton texte à Casey. Ouais, bon canular ! Plus tard, promis.

Je m'abîmais dans mon rôle de reine Elizabeth, très utile pour oublier l'état déplorable du sol. Quand Nestrom Media nous avait rachetés, nous avions eu l'immense honneur de nous installer au quinzième étage, que nous partagions avec le célèbre magazine *Fashionista*. Mais cela n'avait pas duré. On voyait bien, à la tête renfrognée des filles de *Fashionista*,

qu'elles ne supportaient pas nos tatouages, nos piercings et nos cheveux de toutes les couleurs. Bref, notre allure négligée.

Rapidement, nous avons été éjectés sept étages plus bas, et enterrés dans un coin derrière la cafétéria, entre le type des fournitures et la fille du distributeur d'argent liquide. A présent, on voyait clairement où *Jill* – le magazine – se positionnait dans la hiérarchie de l'empire Nestrom.

Plus que quelques mètres, et j'étais sauvée. Mais les clameurs continuaient de plus belle.

— Jill ! Tu veux vraiment que je rappelle l'agent de Katy Hanson pour lui dire que nous ne voulons pas d'elle en couverture ? Tu es sûre ?

Celle question-là stoppa net ma progression, me ramenant à la réalité. Rosario, la journaliste chargée de la rubrique « divertissement », avait capté mon attention.

— Oui, j'en suis sûre, répondis-je sèchement.

— Mais son album est numéro un des ventes ! plaida Rosario. Et tu as dit que nous devons envisager une approche plus *grand public* pour nos couvertures.

J'observai longuement Rosario, mais son regard bleu fuyait le mien. Elle plus que quiconque aurait dû lire entre les lignes. C'était une fille dans le vent – une DJ, bon sang ! Mais apparemment, elle avait mal interprété mon petit discours de la semaine dernière.

— Je pensais plutôt à quelqu'un dans le style de... Jennifer Aniston. Certainement pas à la gagnante ringarde d'une émission de télé-réalité !

La seule façon pour Katy Hanson de faire un jour la couv de notre magazine serait d'illustrer un titre du genre : *10 bonnes raisons de se débarrasser de Katy Hanson !*

Je poursuivis mon chemin, quand une douce fourrure caressa ma cheville. Je me baissai pour soulever Ruggle – le chien de la directrice photo, Kyra. Je n'avais eu d'autre choix que de faire de Ruggle la mascotte du magazine, car Kyra l'emmenait tous les jours au bureau, en dépit des lettres de menaces répétées des RH. Je levai le Yorkshire à hauteur de mon visage pour recevoir un baiser, mais il se contenta de glapir. Je soupirai et le reposai par terre. Décidément, ce chien ne m'aimait pas.

Casey, mon assistante, se ragailardit à mon approche. Je la gratifiai d'un regard éloquent en atteignant mon bureau.

Elle savait parfaitement qu'il valait mieux se jeter dans les flammes de l'enfer plutôt que de me sauter dessus à mon arrivée. C'est pourquoi elle me laissait généralement le temps de m'installer, même si elle avait des choses de la plus haute importance à me communiquer. Et je compris aussitôt à son expression inquiète qu'elle avait aujourd'hui des nouvelles urgentes et désagréables à m'annoncer.

En moins d'une seconde, Casey déferla dans mon bureau, me gratifiant de son regard brun de biche affolée. Elle secoua la tête.

— Evidemment, il a fallu que tu joues les Mary-Kate Olsen aujourd'hui, dit-elle en regardant mon jean miteux et distendu et mon pull vintage extrêmement confortable à col en V. File dans le

dressings et n'oublie pas de passer par la loge de maquillage – tout de suite !

— Oh, zut !

— Ouais, confirma Casey. Liz a appelé toute la matinée. Elle – et Ellen – veulent te voir tout de suite. C'est-à-dire, il y a une demi-heure.

O.K., pas de doute, c'était une urgence. Je pouvais me fier à Casey. Bien que plus jeune que moi – elle avait la trentaine –, elle avait tendance à me mater. Une attitude en contradiction avec son look *girly*. Pourtant, elle avait les pieds sur terre. Toujours aux petits soins, elle couvrait mes arrières, jouait les « mauvais flics » pour moi et travaillait dur quand c'était nécessaire. C'était ma confidente, et son sens acide de l'humour ne manquait jamais de m'arracher un sourire, même dans les pires moments. Elle parvenait à élever deux enfants en plus de s'occuper de moi. Parfois, je me disais même qu'elle pouvait lire en moi aussi bien que mon mari.

Mon téléphone sonnait avec insistance. Casey décrocha.

— Oui, Liz, elle sera là dans une minute. Elle est déjà en route, ajouta-t-elle en me poussant gentiment vers la sortie.

— D'autres messages importants ? demandai-je avant de quitter les lieux.

— Richard Ruiz. Il veut dîner avec toi. Oh ! Est-ce que je t'ai dit que Liz et Ellen voulaient te voir *tout de suite* ?

Je pressai le pas, même si je savais qu'une pénible entrevue m'attendait. La lune de miel avec

Nestrom Media avait été incroyablement courte. Après seulement un mois, mes nouveaux patrons me parlaient déjà de « faire des changements » et d'« augmenter la publicité ». Au début, c'était la franche rigolade : « Ah ah, nous formons une équipe. Nous sommes les meilleurs et nous allons faire du super boulot ensemble ! » Ils distribuaient l'argent à tout va ! J'avais un budget pour les fringues, les dîners, le maquillage et même les loisirs – bien plus d'argent que je ne pouvais en dépenser. Les membres de mon équipe étaient autorisés à facturer « douze déjeuners de travail » par mois, sans lésiner sur les dépenses – sushi ou viande de premier choix.

Si un membre du personnel fêtait son anniversaire, on faisait allègrement sauter le champagne et livrer des gâteaux de la meilleure pâtisserie de la ville. Et pour un cadre ou pour Casey, je pouvais acheter un somptueux cadeau – un portefeuille Prada, par exemple. Mon bureau faisait grise mine ? Pas de problème, j'embauchais un décorateur d'intérieur pour le remettre à neuf. Et si je recevais une montagne de cadeaux pour Noël, je pouvais louer trois voitures pour les rapporter chez moi. Après tout, ce service ne coûtait que quatre-vingts dollars de l'heure !

Un éditeur de Nestrom devait se rendre à Paris pour un meeting ? « Qu'il prenne le Concorde, bon sang ! » lançait T. J. Oldham, le président de la compagnie. Et bien sûr, les journalistes de Nestrom ne voyageaient jamais, jamais en classe économique !

Bien entendu, nous n'étions que des marionnettes entre leurs mains. Bientôt, ces largesses budgétaires avaient fait place à un mot d'ordre beaucoup moins subtil : « Faites rentrer l'argent dans les caisses et vite ! » Comme le nombre des pages de publicité ne battait pas des records, j'étais soudain soumise à de nouvelles exigences, impliquant de sérieuses coupes budgétaires. Si je voulais refaire le *shooting* de la couverture, je devais les supplier de m'accorder une rallonge, ou bien me contenter de clichés médiocres.

Finis les jours glorieux des couvertures de qualité – plus question de réaliser deux couvertures différentes ou d'ajouter un rabat coloré. Je devais désormais me battre pour de telles « extravagances » – selon leurs propres termes – alors que *Fashionista* ne semblait pas souffrir de la moindre restriction. (Parfois, je suspectais *Jill* de subir des coupures budgétaires pour surseoir aux dépenses exorbitantes de *Fashionista*.)

Mais je prenais mon mal en patience et restreignais les dépenses du magazine, consciente que les moindres gestes de mon équipe étaient passés au crible. J'écoutais patiemment les demandes de mes supérieurs et leur laissais croire qu'ils apportaient leur contribution au magazine, puis je n'en faisais qu'à ma tête. Après tout, c'était *mon* nom sur la couverture, pas le leur.

Une certaine nostalgie m'envahit tandis que j'esquivais une douzaine d'apostrophes verbales avant de pousser la porte du dressing. Une pièce remplie de fringues de mode gracieusement mises



à ma disposition, indispensable pour les urgences de ce type.

Après avoir refermé la porte derrière moi, j'ôtai mes Puma et abandonnai mon jean et mon pull sur le sol. J'examinai les portants et mon choix se porta sur une jupe bleu marine Marc Jacobs. Voilà qui ferait l'affaire. Je commençai à l'enfiler quand la porte s'ouvrit sur Sven, le directeur artistique.

— Nous devons discuter de la couverture du numéro de décembre. Si Rosario ne dégote rien de mieux, je crois qu'on pourrait faire quelque chose avec Katy Hanson.

Uniquement vêtue de mon soutien-gorge de dentelle rose et de ma jupe Marc Jabobs, je mis mes mains sur les hanches d'un air de défi.

— Plus tard, Sven, dis-je d'un ton de femme d'affaires *overbookée*, en dépit de mon accoutrement pour le moins léger.

Les minutes défilaient et je ne voulais pas donner davantage de raisons à Ellen et Liz de me descendre en flammes.

— Mais laisse tomber cette histoire de Katy Hanson, ajoutai-je d'un air suppliant.

J'adorais Sven, mais pour le moment, j'avais d'autres chats à fouetter.

Sven s'attarda et fit jouer son charme tout européen :

— Et si nous renversions complètement son image ? Un nu élégant, par exemple, avec ses mains qui cacheraient ses seins. Je pourrais composer un éclairage dans le style de Robert Mapplethorpe. Qu'en penses-tu ?

— Non, insistai-je. On ne mettra pas Katy Hanson en couverture juste parce que tu veux voir ses seins. En plus, on a reçu une foule de lettres de lecteurs qui se plaignent de l'abondance des poitrines dénudées dans les derniers numéros.

Sven était un amateur de femmes. Un peu trop à mon goût. Je n'étais pas contre quelques bribes de peau dans le magazine, mais à mon sens, les femmes ne voulaient pas voir de parfaits 90C à toutes les pages.

Sven s'attarda encore un peu, puis haussa les épaules.

— Comme tu voudras.

J'enfilai rapidement un chemisier Anna Sui torsadé couleur framboise et dénichai une paire d'escarpins D & G parfaitement assortis.

Puis je passai devant la silhouette élancée de Sven pour entrer dans le salon de maquillage attendant. Là, je démêlai ma chevelure aux allures de golden retriever mouillé et grimaçai en distinguant les racines sombres.

Note pour moi-même : demander à Casey de prendre rendez-vous avec mon coiffeur. Enfin, je mis du rouge à lèvres et appliquai un peu de mascara sur mes cils. Un bref coup d'œil au miroir, et voilà, j'étais décente. Prête à affronter les jumeles Stepford.

C'était le surnom que je donnais en secret à Ellen Cutter, directrice exécutive et présidente de Nestrom Media, et Liz Alexander, nouvelle directrice de la publication de *Jill*, recrutée peu après le rachat par Nestrom Media.